

**« LA RETRADUCTION EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE/  
RETRANSLATING CHILDREN'S LITERATURE »  
COLLOQUE INTERNATIONAL, les 7, 8 et 9 février 2013  
UNIVERSITÉ DE ROUEN, FRANCE**

**Catherine DELESSE<sup>1</sup>**

Le colloque international qui s'est déroulé à Rouen du 7 au 9 février 2013 a réuni de nombreux chercheurs de provenances différentes – 11 pays étaient représentés autour de la retraduction de la littérature de jeunesse. Ce colloque faisait suite à une journée d'étude sur la traduction de la littérature de jeunesse, déjà organisée à Rouen par **Florence Cabaret** et **Virginie Douglas** deux ans plus tôt. Les langues d'études sont également variées, parmi les « couples » traités : italien > français, anglais > italien, français > italien, anglais > suédois, suédois > italien, anglais > français, français > roumain, français > polonais, anglais > polonais, brésilien > français, français > arabe, portugais > français.

Dans son introduction, **Florence Cabaret** rappelle que le terme « retraduction » s'entend comme « nouvelle traduction d'un texte déjà traduit » et rappelle les enjeux principaux de ce type de traduction ainsi que les contextes sociaux, historiques, culturels ou autres qui peuvent déclencher une nouvelle traduction.

La communication de **BJ Epstein** introduit d'emblée la perspective historique en examinant l'évolution des traductions de *Huckleberry Finn* vers le suédois, en s'efforçant de dégager des tendances au niveau des stratégies et des pratiques adoptées par les traducteurs (standardisation, omissions, compensation, adaptation etc.). Elle constate que la stratégie la plus fréquente est la standardisation à 80 % particulièrement entre 1960 et 1985. Elle note une évolution quant aux « dialectes » utilisés dans l'œuvre, les traducteurs s'efforçant de nos jours de rendre l'oralité.

La communication de **Marietje Fouché** est lue *in absentia*. Elle pose le problème de la traduction en Afrique du Sud où la littérature pour enfants occupe une position faible dans le polysystème. Les éditeurs préfèrent

---

<sup>1</sup> Université de Lorraine, France, Catherine.Delesse@univ-nancy2.fr.

retraduire les œuvres, en raison du passé du pays et pose le problème de la domestication – notamment la des noms des personnages en afrikaans pour faciliter l'identification des enfants aux personnages.

Deux communications sur Kipling ont montré que la situation pouvait être différente pour un même auteur : **Françoise Baret-Thau** se penche sur le classique *Livre de la jungle* qui est assez méconnu en France, l'une des raisons étant que la moitié seulement de l'œuvre originale comprend des nouvelles consacrées à Mowgli, l'autre étant la vision faussée que le film de Walt Disney a donnée au public. La première traduction date de 1899 et le livre ne sera retraduit qu'en 1988 par Jean-Pierre Richard (plus une traduction dans *La Pléiade* en 1994). Françoise Baret-Thau conclut que la première traduction « rend l'appropriation par un jeune lecteur improbable » et qu'elle « fossilise le texte de Kipling ». **Audrey Coussy**, quant à elle, étudie et compare les trois retraductions des *Just So Stories*. La première traduction de 1903 bute sur l'oralité, mais fut régulièrement rééditée. Les trois retraductions sont récentes (1993, 1994 et 2005) et A. Coussy conclut que c'est celle de Catherine Pappo-Musard (1993) qui est la plus satisfaisante, car non seulement « elle a compris l'importance de l'humour et du dialogue narrateur-lecteur » mais elle a aussi mieux réussi à le rendre.

Le thème de la *fantasy* est abordé par **Paola Artero** qui se place sous l'angle de la réception pour étudier *The Lion, the Witch and the Unicorn* de C.S. Lewis, un classique au Royaume-Uni et sa traduction en italien et en français. Elle montre que le système italien paraît plus faible et plus perméable que le système français et que le texte italien crée une image différente, le texte français étant plus proche du texte source. Le style de la retraduction est plus neutre en français, l'italien faisant un large usage de l'explicitation et de l'étoffement.

Trois intervenants, Jan Van Coillie, Roberta Pederzoli et Muguraș Constantinescu, se sont penché sur les retraductions des contes de fée.

**Jan Van Coillie** souligne que ceux-ci font partie des textes les plus retraduits (nouvelles traductions, réécritures, adaptations) et que la retraduction oscille entre révision, adaptation et chevauchements des deux. Il s'attache à montrer les spécificités du genre, l'importance des illustrations et du paratexte, et insiste sur la nostalgie dont ils témoignent, étant transmis d'une génération à l'autre. Il énumère les diverses raisons qui entraînent une retraduction – le désir du traducteur, par exemple – et évoque les nécessités

éducatives, les contes ayant été écrit à une époque où les valeurs étaient différentes.

**Roberta Pederzoli** analyse les retraductions en italien des *Contes* de Perrault dont il existe de multiples éditions. Elle s'attache à montrer les différents traitements du texte depuis 2000 et le lien entre traduction et édition. Elle étudie et compare plus précisément trois traductions récentes aux éditions Donzelli, Fabbri et Mondadori, en tenant compte des stratégies éditoriales et de la volonté ou non d'actualiser le texte, de cibler le jeune lecteur et/ou les adultes, montrant qu'il existe plusieurs conceptions de la littérature de jeunesse.

**Muguraș Constantinescu** balaie plus de cent ans de (re)traductions des contes français en roumain, dans une approche à la fois historique et traductologique, insistant sur leur « dialogisme potentiel » qui conduit à orienter le texte vers les petits lecteurs ou les adultes. Elle note une moralisation excessive dans certains cas et une tendance à la simplification qui montre un non-respect du public cible dans la littérature de jeunesse.

**Chiara Galletti** étudie les textes illustrés de Tove Jansson et leur traduction en italien et en anglais. L'auteur, traduite en anglais très rapidement (et retraduite en 2003), n'a été connue en Italie qu'après sa mort. Ses textes étant en vers rimés, on a procédé en deux temps : une première traduction littérale pour que le texte soit ensuite traduit en italien. La traduction de Tove Jansson a ainsi oscillé entre deux traducteurs, partant d'une poésie originale en une version poétique définitive en passant par une version intermédiaire en prose.

Avec **Loïc Boyer**, c'est le regard du graphiste qui se penche sur l'évolution des éditions pour enfants. Il montre que le rôle du graphiste est de faire le lien entre le texte et les illustrations, insistant sur l'importance de la mise en page, le rôle de la police de caractères, le placement du texte par rapport aux dessins. Dans le cas de la retraduction, apparaît clairement la spécificité d'une époque, les éditions récentes affichant une très nette tendance à se rapprocher les originaux et éditions anciennes malgré l'évolution des codes graphiques.

**Anne Schneider** et **Thérèse Willer** consacrent leur étude à Tomi Ungerer, auteur alsacien qui vit entre plusieurs langues (français, alsacien, allemand) et a souvent écrit en anglais pour y puiser une certaine liberté, loin des carcans des langues de son enfance. Tomi Ungerer supervise (et intervient parfois) dans ses traductions. Les deux auteures étudient les textes

dans leurs traductions français et allemande montrant les différentes perceptions du texte que le lecteur peut avoir dans les deux langues.

**Björn Sundmark** a consacré sa communication aux très nombreuses traductions d'*Alice in Wonderland* en suédois, qui confirment le statut canonique de cette œuvre. La première traduction vient en 1870, après les traductions française et allemande, et l'œuvre sera retraduite jusqu'en 2009, présente à tous moments. Il souligne les différences de statut des différentes traductions (versions complètes ou non, illustrées ou non) et s'interroge sur les facteurs de retraduction (livres ciblant les adultes ou non, versions plus ou moins chères...), plusieurs éditions coexistant dans une même période.

**Monika Woźniak** compare deux traductions en polonais de *Winnie the Pooh*, la première traduction par Irena Tuwinn et la retraduction par une universitaire, Monika Adamczyk-Garbowska. Cette dernière traduction se voulait application par l'auteure de son modèle de traduction et venait après une remise en cause dans les années 1970 de la première traduction, celle-ci étant jugée infantile. Après une étude comparative des traductions, Monika Woźniak montre qu'en réalité cette deuxième tentative se solde par un échec et que sa théorie mise en pratique ne fonctionne pas. La première traduction ne serait pas une œuvre canonique si elle n'était pas autant appréciée par les adultes, ceux-ci décidant de ce qui est canonique ou non.

**Anne-Laure François** s'attache à l'œuvre de Louisa May Alcott, *Little Women*, et ses tribulations en France. Après avoir situé l'auteure dans son contexte, familial et philosophique, elle montre comment le livre a été déformé dans la première traduction française (Hetzl/Stahl) tant au niveau du contenu que de la forme, notamment les dialogues, très édulcorés dans la traduction. Une deuxième traduction, plus récente, a été faite contre la 1<sup>ère</sup> traduction, mais n'est pas exempte de reproches, la traductrice s'étant inspirée de la figure de Jo/Katharine Hepburn au cinéma. Le roman est dépoussiéré mais il reste néanmoins des erreurs.

**Sahar Samir Youssef** étudie les traductions du *Petit Prince* en arabe, posant le problème du statut de cette langue, puisqu'il existe des différences non négligeables selon les régions. Il existe plusieurs versions en Égypte, Irak, Maghreb, les traducteurs s'efforçant d'« optimiser la réception du texte dans leur pays ». C'est dans le domaine du lexique que les différences se font sentir entre les différents dialectes, la syntaxe étant similaire d'un pays à l'autre.

La communication d'**Anna Derelkowska-Misiuna** concernait le roman *Anne of Green Gables* de Lucy Maud Montgomery. Le livre, publié en 1908 est traduit dès 1913 en polonais (c'est la 2<sup>ème</sup> ou 3<sup>ème</sup> traduction étrangère) : à cette époque la Pologne en tant que telle n'existe pas. La traductrice était juive et socialiste, et bien que la traduction soit stylistiquement parfaite, elle n'est pas exempte d'erreurs. Le texte fut ensuite réédité (le texte figure dans les programmes scolaires) au gré de l'histoire chaotique du pays entre 1918 et 1989 (modernisé, nouvelles éditions avec changements mineurs) pour être retraduit plusieurs fois dans les années 1990 et 2000 par différents traducteurs, le résultat oscillant entre mauvaises traductions, traductions acceptables et une traduction importante en 2003 par A. Kuc. Cependant, selon Mme Derelkowska-Misiuna sur les 22 versions existantes aucune n'est bonne, peut-être faut-il espérer une 23<sup>ème</sup> version.

**Joachim Zemmour**, lui-même traducteur, a choisi de se pencher sur les traductions des textes de Tolkien, notamment *The Hobbit*. Il commence par souligner la popularité du genre *fantasy* et étudie la musicalité du texte en comparant le début de l'ouvrage et ses deux traductions, celle de Francis Ledoux et celle d'un traducteur québécois, Daniel Lauzon. Il en conclut que la traduction de Francis Ledoux, malgré quelques réussites, manque de musicalité et que celle de Daniel Lauzon est plus efficace au niveau du rythme. Il conclut en disant que la traduction de *Lord of the Rings* par Francis Ledoux mériterait d'être retraduite, celui-ci n'ayant pas réussi à rendre la poésie médiévale du texte de départ.

**Stefania Gandin** se consacre à l'analyse de la traduction de *Shrek* en italien dont la première traduction est faite par Ilva Tron en 1999. Ensuite le projet de film amène une révision du texte avec des allusions au film en 2000 et d'autres traductions dans la décennie suivante. Stefania Gandin signale que le texte a évolué, passant d'une position secondaire avant l'adaptation cinématographique à une position primaire ensuite, montrant ainsi l'importance et le rôle des films dans la réécriture et la traduction en littérature de jeunesse.

Deux classiques français *Poil de Carotte* et *Sans famille* dans leurs traductions roumaines font l'objet de deux communications : **Daniela Hăisan** présente sept traductions roumaines de l'œuvre de Jules Renard. La première traduction de *Poil de Carotte* (1924) n'est pas incluse dans l'étude car il s'agissait d'une version incomplète. Daniela Hăisan montre que la traduction de 1960 a survécu jusqu'en 1989 qui a vu une « véritable

explosion des éditions pour la jeunesse en Roumanie ». Six nouvelles traductions de cette œuvre, au programme des bibliographies scolaires, ont vu le jour après 2000. Elle analyse quelques aspects de la traduction, notamment les noms et montre que les tabous sur les allusions à l'homosexualité, la cruauté et le scatologique ont conduit les traducteurs à pratiquer l'euphémisation. **Raluca-Nicoleta Balațchi** place son analyse dans le cadre des réflexions d'Antoine Berman sur la retraduction. Comme *Poil de Carotte*, *Sans famille* paraît en 1878 et est traduit très tôt en roumain (1884) : il en existe 11 traductions, dont six après la chute du communisme. Mme Balațchi étudie la traduction des titres, montre qu'il existe des différences importantes dans les traductions (texte réduit, manipulé, les dernières traductions allant vers l'intégralité), mais aussi que les traductions récentes sont plus complexes et tiennent davantage compte du public cible.

**Mariella Colin** consacre son étude à la traduction en français d'un classique de la littérature italienne, *Cuore* de De Amicis. Ce livre publié en 1886 en Italie est une œuvre que tous les Italiens connaissent, il est traduit en 1892 : il s'agit « d'une traduction-introduction » qui est cibliste et diminue l'identité italienne du texte de départ. Celui-ci est proche du journal intime et est transformé en récit avec narration plus conventionnelle. Ce texte sera réédité de nombreuses fois puis tombe dans l'oubli jusqu'à la sortie du film de Comencini en 1985 en France qui voit la traduction révisée et rééditée. Une autre traduction – véritable trahison selon Mme Colin – est réalisée en 1987 pour Larousse. De Amicis est ensuite redécouvert et traduit par une équipe d'universitaires de l'ENS Ulm en 2005 : le livre reprend son identité italienne lorsqu'il cesse d'être vu comme un livre pour enfants.

**Émilie Audigier** consacre la dernière intervention à la traduction d'un conte initiatique de Machado de Assis, initialement écrit pour les adultes. Émilie Audigier juge que la frontière entre littérature de jeunesse et littérature générale est ténue. Le texte est traduit aux éditions Chandeigne qui proposent des textes pour les enfants non écrit pour eux à l'origine, avec un glossaire pédagogique, l'idée étant de ne pas dévaloriser l'œuvre mais d'élever le jeune public vers un texte littéraire. L'action de la nouvelle se passant en 1840, la question du choix de la langue se pose. La traduction de Michelle Giudicelli pour cette édition bilingue « parvient à concilier vocabulaire ancien et modernité du texte ».

Le colloque a révélé des problématiques communes sur la retraduction du livre de jeunesse. Les questions posées sur le choix de la

langue, de l'adaptation, la fidélité au texte (voire la censure), l'homogénéisation et la question du public cible sont revenues dans les différentes interventions. On est quelquefois surpris par le grand nombre de traductions existantes pour certaines œuvres (*Poil de Carotte*, *Anne of Green Gables*, *Alice in Wonderland* et les contes de fées) et à l'inverse par le nombre limité de traduction des textes de Kipling, par exemple. L'explosion dans l'édition de livres de jeunesse après la chute du mur de Berlin dans les pays de l'est a été bien mise en évidence par de nombreux intervenants, ainsi que le rôle important que peut jouer une adaptation filmique dans la retraduction d'un texte.